

Thibeault publia ce poème grave et austère ; mais un nommé F. X. Toussaint lui en contesta la propriété. Il le poursuivit. L'affaire resta pendante devant les tribunaux pendant quinze ans. Enfin la cour d'appel trancha la question, en jetant le poème aux commères et aux compères : On en fit des *mottos*.

Un nommé Hossack, confiseur, de St. Roch, réalisa, avec ce poème, une fortune d'un million.

Thibeault, découragé, se fit maître d'école et mourut en expliquant les principes du participe passé.

Nouvelle mode de chapeau que M. Berthelot veut introduire à Québec cet été.

Ce M. a acheté ce couvre chef chez Mae Chevalier, marchande en troisième main ; il est d'une antiquité telle qu'il se perd dans la nuit des temps.

M. Berthelot pourra utiliser son couvre sot pour protéger ses instruments contre la pluie lorsqu'il va prendre ses vues.

Il paraît que sur son passage les passants s'arrêtent, et se demandent ; " Quel est donc cet homme ? Que porte-t-il sur la tête ? et la foule de rire.

Ces dames trouvent que ce chapeau donne à sa personne un certain cachet artistique qui le distingue du vulgaire, et attire leur admiration.

On dit que les parapluies sont en baisse.



La caricature ci-dessus représente Hector allant prendre ses vues.

Un gamin. — A bas le chapeau.

Nous publions ci-dessous quelques extraits d'une lettre que nous avons reçue d'un de nos amis, ci-devant de Québec, et que le manque de travail forcé à partir pour les Etats-Unis l'autonne dernier avec sa famille. Comme notre feuille à une grande circulation parmi les ouvriers de cette ville (c'est à dire une douzaine d'abonnés) nous pensons que la lecture de ces extraits les intéressera plus ou moins ; car l'avenir pour eux s'offre sous un horizon de plus en plus effrayant.

Les ouvriers ne pourront pas gagner

assez ; au modique salaire qu'on leurs donne dans les chantiers, et aux prix élevés qu'ils se vendent les vivres ; pour payer les nouvelles taxes que la corporation se trouve dans la position de leur imposer pour payer la dette de la cité : position que lui a fait la mauvaise administration et les intrigues politiques d'un Langevin : cause que l'insouciance de conseillers qui ne songent qu'à voter de belles sommes pour les améliorations publiques, s'en se mettre peu en peine si il y a de l'argent dans le trésor municipal.

Ainsi en face d'un tel état de chose ; crieri pense, il le dit avec douleur, que les ouvriers n'ont rien de mieux à faire que de partir pour les Etats-Unis où ils auront la certitude de trouver de l'ouvrage qui leur procurera l'aisance et le bien être et où ils pourront faire des économies. C'est ce que crieri se propose de faire si l'état de journaliste dans lequel il s'est jetter et ne paye pas mieux dans quelques temps.

D'ailleurs que va devenir la patrie pour nous avec la confédération que nos ministres veulent nous imposer à tout prix ? Un champ de bataille où les canadiens seront forcés de prendre les armes. Verser leur sang, et payer de leur tête la moindre difficulté qui pourra s'élever entre l'Angleterre et les Etats-Unis. Aussi, est-ce que la langue de nos pères, notre religion, notre nationalité ne seront pas englouties dans le gouffre de cette confédération ?

Ci suivent les extraits de la lettre en quest. or.

St. Louis, 10 avril.

..... St. Louis est une ville commerçante ; il y a au moins 150 bateaux à vapeur qui partent tous les jours et autant qu'ils arrivent : de sorte que ça fait beaucoup de remuement. Il y a beaucoup d'ouvrage ; ce n'est pas comme à Québec. Les charpentiers de navires gagnent de \$5 à \$6 par jour, les calfats de \$6 à \$7, les maçons \$5. Le prix des effets est bien tombé depuis notre arrivée à St. Louis. On payait le bœuf 60 cents la livre ; il se vend aujourd'hui 25 cents ; les œufs se vendaient 60 cents, maintenant 15 cents et ainsi de suite ; excepté les loyers de maison qui ont augmenté de moitié. Je paye 18 piastres pour quatre chambres, mais j'ai un grand jardin. Il fait beau ici comme en été à Québec ; nous avons déjà des légumes en abondance, de sorte que, avec un climat semblable et de bons gages on ne doit pas regretter d'avoir laissé ce pauvre Québec.

Mon patron, qui est Allemand, est en voie de terminer un grand établissement pour la fabrication des meubles par les machines. Il aura besoin prochainement d'une cinquantaine de meublriers, six sculpteurs et un grand nombre d'hommes pour les machines. Quant à moi il m'a déclaré avoir l'intention de me faire contre-maître de son établissement à raison de \$18.00 par année.....

Cette lettre nous parle aussi de plusieurs canadiens que nous avoas bien connus. Ces canadiens sont tous satisfaits de leur position, gagnent beaucoup d'argent, et font des économies. M. W. Aubut que nos lecteurs ont bien connu a déjà pu réaliser un certain capital qu'il a déposé à l'une

des banques de l'Etat. Ce M. doit venir prochainement à Québec avec l'intention de prendre une femme.

Que l'on dise à présent que les canadiens français ne réussissent pas aux Etats-Unis et qu'ils gémissent sous le poids de la pauvreté et du déshonneur. Pourtant il y a à Québec des canadiens assez lâches pour imprimer le nom de traître sur le front de nos compatriotes et les stigmatiser de fils dégénérés de la patrie ; parce qu'ils ont eu assez de courage et d'énergie pour secouer le joug de la pauvreté en allant chercher la fortune sur une terre étrangère.

Noms des messieurs et des demoiselles qui ont deviné le dernier rébus :

Adolphe Chabot, marchand de tabac.

Alfred Simard, tailleur.

Delle A. D.

François Sanfaçon, épiciier.

Eduard Trudel, menuisier-entrepreneur.

Jean B. Bertrand.

Jean Parent, rue de la couronne.

Théophile St. Jean, bourgeois.

À PROPOS DES COUREUSES.

Votre article a fait joliment du fracas : c'est tout de même plaisant de voir comme il faut peu de chose pour émonvoir la bile de ces charmantes créatures ; il faut croire que tout ce qui passe entre vos mains, madame la Scie, se revet aussitôt d'un caractère magique, puisqu'il vous suffit d'imprimer ce que nous entendons vingt fois par jour, les entretiens les plus ordinaires pour mettre le feu aux poudres, pour faire éclater le gaz du balon, — ce n'est pas de la crinoline qu'il s'agit. — Si au lieu de tomber comme une lionne sur celui-ci, celui-là. Eu..... génie eût renvoyé la balle en faisant quelques portraits transparents sur messieurs les hommes qui auraient des dispositions à contrarier les dames dans leurs amusements, quelle occasion, quelle aubaine pour une femme d'esprit ; — et elle en a, je n'en veux d'autres preuves que l'avant dernier paragraphe de sa réponse. — Nous espérons qu'Égénie aura le génie de nous régaler d'une série d'articles qui vengeront les Dames des sottises qu'on aura débitées contre elles ; nous attendons avec impatience.

BAPTISTE PACOT.

Employé civil.

Baptiste dépose son cœur, ses hommages et son salaire aux pieds d'une riche héritière, chargée de quarante printemps.

Le mariage s'ensuit, Pacot devient bourgeois, il a renoncé à toutes ses vicielles habitudes, excepté à celle de prendre un nombre infini de petits verres avant et après les heures de bureau. Le nez de Baptiste rougit, bourgeoise tous les printemps ; l'hiver il prend une couleur bleue assez prononcée.

Baptiste a aujourd'hui un embonpoint extraordinaire et cinq à six enfants qui marcheront sur ses traces.

O Fortunatus nimium.
(Suite et fin.)